

Identification ou possession

À propos de *Son épouse*

Film De Michel Spinoza
Scenario Michel Spinoza et Agnès de Scey.



Ce film présente une très intéressante étude sur le relativisme culturel, dont on verra qu'il peut nous abuser, avant de nous permettre de nous rendre compte de l'universalité des lois qui gouvernent l'âme humaine.

Je regrette d'avoir à dévoiler le scénario jusqu'au bout mais, je ne suis pas critique de cinéma. J'analyse un film. Je ne saurais donc que trop conseiller au lecteur de voir l'ouvrage, afin de bénéficier du montage très réussi qui mélange habilement passé et présent, les Indes et la France.

Catherine (Charlotte Gainsbourg) a un problème : comment avouer à son copain qu'elle a eu un épisode de toxicomanie dans sa jeunesse, et qu'elle doit à présent continuer à prendre du Subutex quotidiennement ? Elle s'y résoud, et cela ne repousse pas Joseph (Yvan Attal), qui l'épouse. Ça se complique au moment où Catherine tombe enceinte. Joseph aimerait bien qu'elle arrête le subutex, substitut opiacé qu'elle doit prendre tous les jours, mais elle ne peut pas. Quand Catherine s'apprête à mettre au monde un enfant mort, Joseph ne lui pardonne pas ; il est persuadé que la drogue a empoisonné l'enfant, tandis qu'elle s'accroche à ce qu'elle dit que lui ont dit les médecins : que ça n'avait rien à voir. Il faut aller chercher à la maison des habits pour l'enfant, pour l'enterrer habillé. Plus ou moins consciemment, Joseph se saisit de ce prétexte pour la laisser seule à l'accouchement. Elle le quitte en sortant de la clinique. Il n'aura plus jamais de ses nouvelles.

Jusqu'à ce qu'un coup de fil des Indes, d'un lieu près de Madras, lui annonce la mort de sa femme, noyée. Depuis quelques années, elle enseignait le français dans une petite école de cet endroit.

Or, une jeune femme du même lieu, Gracie, récemment mariée, est atteinte de folie depuis son mariage. Elle ne parle plus ou presque et pique des crises violentes, surtout quand on l'appelle par son nom. Elle dit qu'elle n'est pas Gracie. Le jeune mari est désemparé. On lui dit qu'elle est possédée par un « pey », un esprit malfaisant, vraisemblablement l'esprit de quelqu'un mort dans des circonstances dramatiques. Il l'amène consulter un chaman du coin. Celui-ci la met en état d'hypnose en utilisant un brandon enflammé pour capter son regard. Dans cet état, elle révèle qu'elle n'est pas Gracie, mais Catherine, l'épouse de Joseph.

La directrice de cette école, de passage en France, va voir Joseph en lui suggérant de se rendre aux Indes pour rencontrer... son épouse. Joseph, athée, ne croit pas en cette histoire de possession. Sa femme est morte, point barre, aucune envie d'aller aux Indes pour voir une folle.

Pourtant il y va. Gracie a été placée dans une institution religieuse catholique qui soigne les fous par la prière. En attendant, ceux-ci sont parqués dans la cour attenante à l'église, enchaînés. C'est là que Joseph la rencontre. Elle le reconnaît aussitôt, l'appelant par son prénom. Il s'adresse à Gracie, ce qui provoque la fureur de jeune femme. Elle n'est pas Gracie, elle est Catherine.

Alors le réalisateur nous renvoie un flash back de la vie de Catherine aux Indes. Elle et Gracie étaient devenues de grandes amies. Elle faisait venir son Subutex de France par colis. Un jour le colis n'est pas arrivé. Elle a très vite souffert de manque. Accompagné du futur mari de Gracie, elle court de pharmacies en lieux louches pour trouver son médicament. Celui-ci étant définitivement inconnu aux Indes, elle retombe dans l'héroïne qui se trouve bien plus facilement. Un jour, Catherine s'enferme dans sa chambre. Gracie a beau tambouriner à sa porte, elle n'ouvre pas. De l'extérieur, poussant le volet de bois, elle aperçoit Catherine se faire un shoot et tomber à terre. Elle appelle à l'aide son fiancé, qui lui rappelle avec aigreur qu'elle devait la surveiller. Il enfonce la porte, mais c'est trop tard. Catherine est morte.

Pas question de laisser dans la maison une femme morte d'overdose. Gracie et son fiancé la portent nuitamment dans la mer. C'est ainsi qu'on la retrouvera « noyée ».

Le soir des noces, Gracie, qui se sent très mal depuis cette affaire, priant sans cesse pour son salut, retourne instinctivement sur l'endroit de la plage où elle avait immergé le cadavre de son amie. C'est là qu'elle tombe dans le coma. Elle se réveillera « Catherine ».

Tout s'explique donc, je dirais, par la très jolie phrase de Freud sur le deuil : « l'ombre de l'objet tombe sur le moi ». La personne qui reste s'identifie à la personne partie. Le plus souvent, elle ne fait qu'adopter un trait du défunt : un manie, un raclement de gorge, une toux, une tournure spéciale de langage, etc. Parfois, comme dans cette histoire, l'identification est totale, en raison des circonstances particulières de la mort. Gracie, qui devait surveiller Catherine pour l'empêcher de se shooter, a failli à sa tâche. Elle se sent coupable de la mort de son amie. Quelle est la meilleure façon de composer avec ce sentiment de culpabilité insupportable ? C'est de dire : Catherine n'est pas morte, je suis Catherine. Et donc, je ne suis pas coupable de sa mort. Le processus est évidemment inconscient. Gracie l'a adapté aux croyances de sa région.

Loin du merveilleux qui dénie la mort de l'âme, voilà qui explique pourquoi elle pouvait avoir si fort l'illusion d'être en effet Catherine. Voilà pourquoi elle reconnaît Joseph lors de son arrivée, alors qu'elle est sensée ne l'avoir jamais vu. Voilà pourquoi elle se déclare « son épouse ». Voilà pourquoi la maladie s'est déclenchée le soir de ses noces : elle ne pouvait consommer le mariage avec son fiancé « complice » de la mort, puisqu'elle se sentait déjà l'épouse d'un autre.

Tous ces pourquoi sont d'abord filmés avec le point de vue des apparences, qui vont dans le sens d'une croyance en l'esprit des morts revenant hanter un vivant. C'est ensuite seulement, grâce au flash back que l'on comprend comment Gracie a eu les informations sur la vie de Catherine et de Joseph, lui permettant d'être crédible en « Catherine ».

Joseph, fidèle à sa non-croyance, s'évertue à appeler Gracie par son nom, lui déniait en quelque sorte son travail de deuil. Jusqu'au jour où le mari de Gracie l'interpelle violemment et le jette à terre : une complicité s'est installée entre sa femme et celui qu'elle prend pour son époux, matérialisée par une bague de Catherine que Joseph lui a donnée. Il est jaloux, et avec raison !

Joseph comprend qu'il n'a plus sa place. Il part. Gracie s'évade pour monter dans le bus et partir avec lui s'affirmant encore « son épouse ». Mais comme il l'appelle encore « Gracie », elle pique une crise phénoménale et s'enfuit. Là, un déclic se produit en Joseph. Il la poursuit en l'appelant « Catherine ». Pour tenter de la calmer, il lui parle comme il parlerait à son épouse : « Catherine, je t'ai fait du mal pardonne-moi, tu n'es pas coupable. C'est moi le seul coupable. Gracie n'est coupable de rien. Je veux que tu reviennes avec moi ». Il lui fait répéter plusieurs fois : « je veux venir avec toi, Joseph ». Et l'apaisement survient.

C'est ainsi qu'il m'est arrivé de parler à une personne se pensant possédée par des démons, moyennant les différences liées au contexte. Avec le même succès, mais pas aussi immédiat : on n'est pas au cinéma. Admettre la croyance de l'autre et s'adresser à lui sur le mode qu'il attend, voilà qui permet d'entrer en contact direct avec l'inconscient tel qu'il se manifeste dans cette variante « étrangère ».

Une dernière cérémonie, aux pieds de la croix, où Joseph, en présence du mari de Gracie, lui coupe un mèche de cheveux. Les « peys » sont sensés entrer dans le corps par les cheveux. Gracie est définitivement « exorcisée ». Elle a fait son deuil, mais dans le même temps, mine de rien, Joseph aussi. Sur la plage, face à la mer qui lui a pris son épouse, à un garçon qui lui demande son nom, il répond : « Soosai » c'est-à-dire Joseph, en tamoul. Lui aussi a changé de nom, sans en changer, puisqu'il ne s'agit que d'une traduction. Mais celle-ci reflète la mutation de sa personne : c'est le témoin de l'épisode indien de la vie de sa femme, l'ombre de l'objet qui est tombée sur son moi.

Comme quoi, un nom propre se traduit, et c'est parfois fort utile.

Reste un dialogue surprenant entre Joseph et un indien un peu plus tôt dans le déroulement du film. Joseph fait part de son étonnement devant cette croyance en des esprits des morts qui possèdent les vivants. L'indien lui répond :

– « et alors ? Vous autres, occidentaux, vous avez bien des croyances surprenantes, aussi !

– ah ? Lesquelles ?

– vous croyez que les fils tuent les pères pour coucher avec leur mère. C'est très étrange pour nous, ici !

C'est une belle leçon de relativisme culturel. Cependant, il y a un léger mélange. Les indiens de cette région croient aux « peys » de manière tout à fait consciente, même si leurs effets sont le fruit de mécanismes inconscients, comme on l'a vu dans le cas de Gracie. En revanche en occident, peu de gens croient en l'Œdipe de manière consciente. Il y aurait même plutôt un rejet généralisé de cette croyance, dont Michel Onfray s'est fait le porte parole. Cet indien ne croit donc pas si bien dire : pour la plupart, en occident, cette croyance en l'Œdipe est très étrange aussi, tandis que beaucoup d'occidentaux qui font tourner les tables ou simplement prient l'âme des morts, sont beaucoup plus proches des indiens qu'ils ne le croient. Par ailleurs, je connais suffisamment la mythologie indienne pour affirmer qu'elle parle de l'Oedipe autant que les mythes occidentaux¹.

Orientaux et occidentaux, l'étranger, pour chacun, c'est l'inconscient.

L'Œdipe est-il convoqué dans cette histoire ? Explicitement, pas le moins du monde, sauf à travers ce petit dialogue. Pourtant le mariage de Gracie est le moment clef. Cet événement est symbolisé, du moins en occident, par la cérémonie du père qui accompagne sa fille à l'autel. Ainsi se trouve rituellement rompu l'amour oedipien qui les reliait. Ce n'est pas pour ça que ça marche, j'en ai assez entendu sur le divan pour le savoir. Le sentiment de culpabilité trouve sa source première dans l'amour qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, car ils savent cet amour interdit. C'est pourquoi il arrive qu'il se change assez facilement en son contraire, une haine profonde, une incompréhension permanente, ou un malaise subtil. Il arrive qu'il se manifeste par une accusation de viol, qui peut être aussi bien fantasmatique que reliée à un événement de la réalité, au point qu'il est très difficile de faire la part des choses. Le fantasme est toujours là, ça c'est certain, mais la réalité d'un mouvement l'ayant concrétisé reste quasi impossible à élucider.

Quitter le père pour se consacrer à un mari n'est donc pas un événement anodin. Le sentiment de culpabilité peut alors se manifester par une mésentente chronique avec le nouveau mari, des rapports sexuels impossibles ou difficiles etc. Initié par des amours interdites, ce sentiment se transforme en impression d'avoir trahi le père, voire la mère dans le même temps, empêchant la nouvelle relation par fidélité à un amour antérieur extrêmement fort.

De ce qui nous a été montré des rapports entre Gracie et Catherine, on peut supposer un certain transfert de l'amour d'une fille pour sa mère. La culpabilité est donc d'autant plus forte. L'Œdipe est venu se mêler à l'amour « anodin » entre deux amies. Le mariage a pu être alors le moment du deuil de la mère à travers la mort de l'amie. L'identification à un parent est en effet le témoin le plus probant d'un Œdipe encore vivant sous la forme de cette trace du mort dans celui ou celle qui reste. En l'occurrence

¹ Cf. Mon article : *Quelques comparaisons mythologiques en réflexion sur un voyage au Népal* : http://une-psychanalyse.com/Nepal_mythologies.pdf

le désir de mort pour le parent rival, qui est l'une des composantes de l'Œdipe, a été particulièrement réveillé du fait de la mort réelle liée au sentiment d'avoir une part de responsabilité dans cette mort.

7-avr.-16